

FARNIENTE

Du même auteur
aux éditions Michel Lafon

Le Niçois, 2016.

JOANN SFAR

FARNIENTE



*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2018
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

« C'est encore un combat perdu. »

Akira Kurosawa,
trois heures douze après le début des *Sept Samouraïs*

Parce que mon fils s'en foutait du feu d'artifice, nous ne sommes pas morts.

Nous n'avons été ni au nombre des victimes, ni parmi les rangs des héros qui se sont agrippés au camion du tueur. Nous n'avons pas non plus fait partie des citoyens dont le seul crime consistait à vouloir célébrer la fête nationale, et qui ont assisté au bain de sang.

J'aime que ma ville soit incapable d'observer une minute entière de silence. Les applaudissements, les chants et la colère viennent très vite accompagner le deuil. La mort est un scandale, partout, mais ici encore plus.

Je ne suis pas écrivain. La parole politique et sa nécessaire duplicité m'ont jusque-là interdit de publier quoi que ce soit d'aussi sincère qu'un roman. J'ai parlé, ma vie durant, pour faire consensus. Voilà. Depuis que Périclès s'est foutu des cailloux dans la bouche afin d'améliorer sa diction, la fonction politique consiste à éviter la guerre civile. Après on va nous jeter des poivrons à la gueule et nous traiter de menteurs mais bordel, je me tue à vous dire que c'est notre

job. Je suis Jacques Merenda, descendant des Médicis à ce qu'affirment mes biographes. Maires de père en fils depuis qu'un Merenda prit le pouvoir à Villefranche-sur-Mer. Et aujourd'hui papa de Lestival, le nouveau maire de Nice.

J'écris pour l'unique raison que je viens d'épuiser tout ce qu'on peut faire, lorsqu'on est en exil loin de sa terre natale. J'écris pour ne pas appuyer sur la détente du Glock automatique à douze cartouches, seul cadeau des rares amis qu'il me reste à Nice (pas vrai, je l'ai volé).

Je suis dans cette villa des antipodes, au milieu d'une ville que je connais si peu. Les gens voient ma moustache, ma dégainé et me prennent au choix pour un acteur porno sur le retour ou pour un avocat, enfin, pour une ordure. C'est marrant. À Nice, je suis tout et il suffit de faire cinquante kilomètres et de se retrouver ici, sur les hauteurs d'Antibes, pour que mon visage ne signifie plus rien.

Romain Gary s'est foutu une balle dans le caisson au moment où, selon ses dires, il s'était « totalement exprimé ». J'en suis là et c'est le moment que je choisis pour coucher sur le papier mon envie d'en finir.

Me tuer, c'est exactement l'idée que je rumine : quel goût aurait la balle ? On se représente ainsi son suicide, pour peu qu'on en soit resté, comme disait Freud, au stade oral. On se raconte qu'on va manger la mort, que ça sera une expérience culinaire digne du Michelin. On se représente le goût métallique de la balle puis le fromage

FARNIENTE

de tête qui en résultera. Ensuite on bascule dans la peinture et l'on se demande quelles arabesques fera notre tête déployée entre deux eaux, dans la piscine de la villa vide.

J'avais une coccinelle sur le pouce. Ça me contrariait profondément, parce qu'elle était totalement noire. On sait très bien qu'il existe des tomates jaunes, qui ont donné l'italien *pomodoro*, on sait qu'il y en a des vertes et probablement qu'à ouvrir de vieux *Tintin* on trouverait des tomates bleues, ou poilues comme mes couilles et dessinées par Reiser. Mais si l'on aime Platon, et j'aime Platon, on veut que les objets incarnés ressemblent à l'idée qu'on en a. Dans la tête de la plupart des gens, la bête à bon Dieu est une gentille bestiole rouge à pois. Bien entendu, si les coccinelles du vrai monde virent au goudron, c'est mauvais signe.

Elle me montait sur le pouce, la coccinelle. Ça faisait chier Christian Lestrival, mon fils, le maire. Il me parlait de choses graves : les primaires de droite. Depuis que nous avons appris, lui qu'il était de moi, et moi que j'étais son auteur, nous n'avions plus grand-chose à nous dire. Ça avait, pour ainsi dire, rompu le charme mystérieux de notre relation. J'avais aimé croire que ce gamin venait d'ailleurs, que c'était le fils de ma maîtresse. Qu'il était bon en sport, bon en tout. Et je regrettais tant de n'être pas son père que j'en avais fait mon légataire politique. Je lui avais retiré le cul de sur sa moto pour l'installer à la mairie. Bien entendu il ne m'en avait jamais remercié. Il en avait profité pour me chier dans les bottes dès mon retour d'exil. Mais même cela, la concurrence légitime entre le jeune singe et le mâle à moustache argentée, ça m'avait beaucoup plu. Et à lui aussi. Tout ça pour que sa mère nous dévoile finalement le pot aux roses : il était de moi. Depuis cette révélation on se regardait en chiens de faïence. La pudeur niçoise sans doute.

– Papa, arrête de regarder cette coccinelle, je te parle de sujets d'envergure.

– Ça pique, tu crois ?

– Une coccinelle ? Non.

– Un jour on m'a dit cela au sujet d'une guêpe. J'entrais dans l'eau en plein mois de janvier. Pour une raison stupide. Jean-Marie Le Pen s'était foutu le cul dans l'eau en une du *Matin de Nice*, dans ma ville, pour montrer qu'il n'avait pas peur du froid niçois. Et il avait claironné : « Je suis un vrai blond. » Tu vois ? J'ai beau avoir une petite tendresse pour les vieux barbouzes, il y a des limites. Alors moi aussi j'avais fait mon bain d'hiver.

– Papa !

– M'appelle pas « papa », c'est ridicule. Enfin j'étais dans l'eau à me geler les génitoires entouré de journalistes et de mange-merde réjouis, et voilà qu'une guêpe me grimpe sur le pouce. Ce pouce-là, celui où tu vois la coccinelle noire.

– Si tu ne veux pas qu'on parle politique, tu me le dis, mais alors je dois partir, j'ai rendez-vous.

On était le 14 juillet 2016. Je lui avais donné rendez-vous au Kunu. C'est un bar pour personnes âgées, situé sur les Ponchettes. On venait là quand il était gamin. Il faisait un flipper. Je m'en souviens : il avait une partie pour un franc. Et avec une pièce de deux francs il avait droit à trois parties. Ainsi en jouant apprenait-il les règles

de base du commerce et de la politique : toujours faire croire au client qu'il fait une bonne affaire alors que c'est lui qu'on baise. Parfois il se faisait voler ses parties de flipper par de petits voyous. Ce n'est que justice car lui avait quelqu'un pour lui donner de la petite monnaie. Mais ça ne lui allait pas, à mon Christian. Il devait avoir quoi, onze ans. Un matin je me le vois demander à notre voisine, madame Grosneuneu, s'il peut promener son Mastiff. Et le gosse va faire son flipper. Avec le clébard. Et lorsque ses ennemis du quartier sont arrivés, grâce au chien, Christian a pu finir sa partie. C'est ça que j'ai apprécié chez ce gosse, très tôt : un certain don pour le pragmatisme. Il voit un problème, il le règle. Je crois qu'il faut élever les enfants ainsi, avec un sens quasiment mathématique de la résolution des conflits. Et là où un enfant parisien se serait demandé s'il était socialement acceptable ou pas de réclamer à finir sa partie de flipper, mon Christian a réussi à trouver un chien de garde, à se faire payer pour promener le clébard, et à disposer d'une protection rapprochée pour jouer tranquille.

Ça n'a rien à voir, bien entendu. Je lui ai raconté tout cela. Par nostalgie. Pour tenter de renouer quelque chose avec lui. Je n'arrive pas à être son père, c'est trop tard. À présent que nous savons qu'il porte mes gènes, je suis devenu pour ainsi dire incapable de jouer le rôle soit de mentor soit d'opposant. On se retrouve là sur la Promenade, un jour de fête nationale, à ressasser le passé,

et rien de ce que je lui raconte ne semble l'intéresser. Il tripote son téléphone.

– Tu vois, Christian, cette guêpe, elle ne m'inspirait aucune idée préconçue. Je ne savais rien ni de sa psychologie ni du mobile de ses actes ni de ses possibles engagements idéologiques. Je savais juste que de toute éternité ses semblables avaient piqué les baigneurs. Mais il y avait des caméras, alors j'ai rechigné à me laisser aller à mon instinct premier : la fuir, l'écraser, agiter ma main. Au lieu de ça je la regardais m'escalader le pouce, ce même pouce où grimpe présentement une coccinelle noire comme le basalte.

– Papa, si tu continues je vais faire un flipper.

– Et un connard de journaliste sans doute de gauche et vraisemblablement parisien m'a dit : « Monsieur le Maire, ne bougez pas. Si vous ne l'attaquez pas, elle ne vous fera rien. » Alors je suis resté les couilles dans l'eau, à me les geler, et le pouce vers le haut devant les photographes, sans bouger. Et j'ai regardé de près cette salope qui prenait son temps. Elle se nettoyait les pattes comme une mouche. Elle se faisait une petite place sur la pulpe de mon doigt. Et sans hâte aucune, et sans que jamais ni les *Inrockuptibles* ni *Libé* ne puissent expliquer son geste, elle m'a piqué. Bien profond. Et à la suite de ça, elle s'est envolée.

À l'issue de cette anecdote qui n'avait pas intéressé mon fils, je rapprochai mon pouce droit de mon pouce gauche. Je sentis le désarroi de la coccinelle couleur téléphone bakélite. Elle vibrait. Je ne cherchai pas à savoir qui s'agitait au bout du fil. Je l'écrasai. Sans plaisir. Me resta bientôt sur les deux pouces un jus orange. Je proposai à mon fils d'aller voir le feu d'artifice. Parce que j'avais quelque chose de grave à lui dire. Et parce que je ne savais pas comment m'y prendre.

– Papa, je n'ai pas le temps. J'ai rendez-vous à La Petite Maison.

– Tu me piques mes adresses, mon fauteuil de maire, il te faut quoi de plus ?

– Papa, cet établissement n'a rien à voir avec ce qu'il était du temps de ta magistrature.

– Et c'est bien ce que je leur reproche. Aussi, avec ton autorisation, je n'irai pas.

– Papa, j'ai promis d'y aller. L'avocat de Karim Benzema est là-bas. Il y a du monde.

– Ça me va. Tu acceptes de t'afficher avec moi en public. On va dire que ça me va.

– Tu voulais me parler de quoi, papa ?

Les mots ne sortaient pas. Je ne parvenais pas à lui dire que sa mère et moi venions de nous séparer. C'était tellement ridicule. Nous avions été amants pendant plus de quarante ans. Personne ne l'avait su. C'était formidable.

Et lors de mon exil sud-américain¹ je n'avais pensé qu'à elle. Puis les masques étaient tombés, on avait avoué à Christian et au monde qui nous étions l'un pour l'autre. On n'avait pas poussé la couillonnade jusqu'à se marier mais tout de même, nous avons, pour ainsi dire, habité ensemble. Vous pouvez tout faire, entre amants. Partir au bout du monde, coucher avec d'autres, faire silence radio, la flamme restera intacte. La seule option prohibée, et Magdalena et moi venions de l'apprendre à nos dépens, consistait à cohabiter vraiment. Sans avoir peur que quelqu'un débarque. Sans devoir se cacher. Sans devoir prendre rendez-vous. Trois semaines de concubinage avaient eu raison de l'idylle d'une vie. Magdalena m'avait annoncé, comme une évidence, deux jours plus tôt : « Jacques, je ne sais pas pourquoi à mon âge je vais m'encombrer d'un homme. » Nous avons ri de ce constat. Oui, cela ne lui convenait pas. J'étais pour toujours à ses yeux un méchant loup, un vieux cochon, un connard souriant qui lance « Viens par là, toi ». Mais de me voir devant la télévision, de savoir le détail de mon petit linge et connaître de près mes habitudes alimentaires, ça avait tout démoli. J'en avais éprouvé un chagrin terrible. D'autant plus amer que sans le lui avouer, j'éprouvais un désintérêt semblable au sien. Des philosophes se seraient dit : « Bon, quand on vit ensemble, ça ne fonctionne pas, qu'à cela ne tienne, redevenons amants. » Mais ça ne marche pas

1. Voir *Le Niçois*, éditions Michel Lafon, 2016.

FARNIENTE

ainsi, ou bien nous manquions de sagesse. Je pense que certaines images traumatisantes ne peuvent s'oublier. Un homme sur un canapé qui regarde la télévision. Il faudrait une cellule psychologique pour qui a eu à subir pareille vision. Elle ne connaissait de moi que les chemises en soie sauvage et l'odeur du Cohiba. Le champagne que l'on partage devant *Fort Boyard* n'a pas la même saveur. C'est à vous dégoûter de l'alcool. On s'étonne ensuite que par manque d'imagination certains prennent une arme pour la retourner contre eux. Mais lorsqu'on a de l'ambition, lorsqu'on veut du monde des choses qui n'existent plus que dans les livres et qu'en plus on n'a pas le goût de la lecture, il n'y a rien d'autre à faire.

Je l'avais emmené au Kunu pour faire le point. C'était quand même mon fils. Avant on ne le savait pas et on se voyait tout le temps. Je veux dire à l'époque où j'étais maire de Nice. Lui, je le voyais comme le gosse de ma maîtresse, enfin, de la seule femme qui ait jamais compté. Un jour je l'avais pris avec moi à l'aviron, il avait quoi, vingt ans, et au vestiaire j'avais vu ses cicatrices. Comme des morsures de requin. Partout. Je lui avais demandé :

– C'est quoi ça, Pitchoun ?

– Ça, monsieur Merenda, ce sont les chaînes. En cross, on se viande tout le temps. Parfois la moto, elle vous tombe dessus. Une moto c'est bien tant qu'on la domine, mais si tout s'inverse, si c'est le véhicule qui vous monte, alors vous découvrez le vrai monde. Vous voyez, comme a dit Schopenhauer : la seconde moitié de la vie est plus merdique que la première, c'est comme l'arrière d'une tapisserie, parce que c'est le moment où on voit comment c'est fait. Ben, une motocyclette qui se retourne et qui vous tombe dessus, c'est pareil. Les roues crantées et la

chaîne. Ça se défait de partout et ça vous rappelle, comment il disait, le curé, que la chair est molle.

– Non, Pitchoun, le curé, il dit que la chair est faible.

– Peut-être, monsieur Merenda, en tout cas je dois être con, car à chaque fois que je me prends la moto sur la gueule, eh bien dès que je cicatrise, je me refais un rallye.

Ça, et puis d'autres anecdotes, je m'étais dit qu'il était fait pour la politique. Il ne se laissait pas faire. On l'avait envoyé un peu au lycée Masséna, pour la forme. J'avais mis la pression quand il avait loupé le bachot. Il avait tenté encore l'année d'après et le directeur du Lions Club qui enseignait le latin dans le même établissement m'avait fait savoir que c'était encore loupé. Alors nous étions intervenus en haut lieu. Monsieur le recteur de l'académie avait eu des travaux gratuits dans son chalet d'Isola 2000, et la ville de Nice avait offert au lycée un labo de physique-chimie. Je voulais juste que le Pitchoun puisse dire « J'ai fait Masséna ». Ce que je l'aimais, ce gosse...

Et il y a six mois sa mère nous a avoué qu'on partageait davantage que des idées. C'est mon fils, c'est mon sang. D'un côté, j'apprécie, je me dis que même si j'ai quitté la politique, la dynastie continue. Je crois que mon papa est mort tranquille en sachant que son conneau de fils serait maire après lui. Moi, c'est kif-kif. Vingt ans que j'étais réfugié en Amérique du Sud et je ne pensais qu'à ça : redevenir monsieur le Maire. Et il suffit qu'on m'annonce qu'il existe un Merenda junior et que c'est

lui, le maire, ça me suffit, la fièvre électorale me quitte, je me sens, oui, apaisé. Comme Maradona, voilà, je peux prendre du poids. Un peu comme si on te disait que Johnny Hallyday a un fils et qu'il chante aussi.

Mais sur le plan intime, c'est plus complexe. Je ne sais pas ce que le petit en pense. Et puis c'est public. Les journaux s'en sont fait l'écho avec la subtilité qu'on imagine. *Le Matin de Nice* : « On s'en doutait vu ses méthodes, mais Lestrival, aka le Pitchoun, est vraiment un bébé Merenda. » *Lou Patriotou* : « Le grand capital et l'affairisme mafieux se transmettent donc de père en fils. » *Nissa National Socialista* : « Yaacov Merenda a enfanté Chaïm Lestrival » (ça, c'était pour l'édition du lundi). Puis : « Ahmed Merenda, Ali Lestrival, c'est kif-kif bourricot » (pour l'édition du vendredi sans poisson). Enfin voilà, mon Pitchoun s'assombrissait. Il me voyait sans joie. Chose rare pour des Niçois : on ne trouvait rien à se dire.

Attablé au Kunu, donc, je le voyais touiller de l'huile. Je lui demande ce que c'est, pour rompre la glace. Il me dit que c'est pour la santé, que je devrais m'y mettre. À chaque petit déjeuner, une rasade d'huile de poisson, ça tapisse tout. J'entends bien mais le soleil se couche. Raison de plus, répond-il. Moi je commande un américano.

– Combien de fois il a changé de lettres, ce bar, Pitchoun ? C'est un truc de Nice, ça, non ? On rachète un bistro et on est tellement cossard qu'au lieu de changer

tout le nom on modifie juste deux lettres. Non ? Le Pam Pam qui est devenu le Tam Tam. Et celui-là, je l'ai connu en tant que Koko, Koku, Kuku, et maintenant Kunu bar. C'est sympathique.

« Tu vois les petites vieilles, je les aime plus que tout. C'est élégant ce que je viens de dire. C'est désintéressé, je veux dire. Parce que ça jacte en anglais donc il n'y a aucune motivation électorale, tu vois, je les aime d'un amour gratuit, je vais pas les niquer, elles voteront pas pour moi et cependant je ne me verrais pas boire mon bitter sans elles. Ce que j'aime au Kunu et sur tout ce trottoir, c'est cette façon de s'attabler sur la promenade des Anglais mais côté ombre. Je traverse l'Europe pour venir à Nice et je vais sous une bâche, sur le trottoir opposé aux festivités, comme qui dirait, tu sais comment j'appelle ça, Pitchoun : de la retenue. Ils prendront toujours leur thé ici, les Anglais, avec la même gueule. Je dis "les Anglais", c'est un terme générique. Si tu regardes de plus près, tu verras des Iraniens, des Libanais, des Russes blancs quatrième génération, des Russes marron version oligarcho-éléments, tout ça, avec les Égyptiens bien entendu... Tout ça, c'est l'Angleterre : ne rien ignorer de l'état du monde mais garder un semblant de contenance. Finalement, à l'armée, ce qui compte c'est l'attitude. C'est beaucoup plus important que la façon de combattre. Tu m'écoutes ? Tu me parles ? S'il te plaît.

Je commandai un deuxième americano. La serveuse n'avait d'yeux que pour le Pitchoun. Je ne suis pas certain qu'elle me reconnaissait. Et je m'en foutais. J'imagine que c'est ça, être un bon père. Normalement ça arrive à l'adolescence, ce moment où l'on tente de renouer avec son gosse. Quand le cœur se brise parce qu'on se dit : « Mais bordel, il n'a plus besoin de moi et il s'en fout qu'on se parle. Il marche tout droit vers le "merde, faut pas que j'oublie d'appeler papa". »

Happy hour, magic hour, le soleil rasait. Malgré mon panama, je le prenais en pleine poire. Je sortis un Cohiba, j'en tendis un au gosse, il le refusa, je me le mis dans la gueule, je le coupai avec les dents et l'allumai au briquet tempête, je perds toute classe : jadis, sans allumette, je n'allumais pas, on s'en fout, tout se dégingue. La jeune femme revient et me demande de ne pas fumer. Je lui fais remarquer qu'on est à l'extérieur. Elle me raconte que c'est une terrasse non-fumeurs et mon gosse n'intervient même pas pour me défendre. Elle précise que pour les cigarettes, on peut faire des exceptions, mais le cigare, non, « car les gens se plaignent ». Je ne vois personne se plaindre de rien. On évoque dans cette circonstance « les gens » de la même façon que moi lors d'un discours quand je parle du « peuple », c'est une vue de l'esprit, une collectivité imaginaire que l'on sollicite pour appuyer un argument faiblard. Je lui dis, avec un sourire, que j'imagine que pour une fellation, c'est non aussi. Elle se rembrunit comme si elle était américaine et avait grandi

dans un pays sans gros mots. Mon fils attrape mon cigare et l'écrase dans le cendrier.

– Fils, il en faut beaucoup pour me mettre en colère, mais là, c'est trop. Tous ceux qui m'ont retiré un cigare du bec n'ont à ce jour plus assez de dents pour raconter l'incident.

– Pardon, papa, je suis soucieux.

– Soucieux, le jour de la fête nationale ? Arrête. On va regarder se coucher le soleil. Viens, on va voir le feu d'artifice comme quand t'étais gamin. C'est possible, ce soir, que tu oublies que t'es le maire et qu'on soit rien que tous les deux ? Tu vas voir, en vieillissant, le pouvoir, l'amour, tout ça perd en importance et il reste juste l'idée d'avoir son petit clan, sa famille. Moi j'ai un fils et ça me fait pleurer, de joie que tu existes, et de chagrin qu'on ne partage pas davantage de choses. On aurait dû avoir cette discussion quand tu avais quinze ans ! Tu as quoi, aujourd'hui ? Toi, tu as quarante-cinq ans et moi, ça te regarde pas, mon âge, mais tu peux me les dire, tes problèmes, au pire je donnerai des mauvais conseils et tu ne les écouteras pas.

– Rien. C'est plus comme de ton temps. Tout est devenu beaucoup plus compliqué depuis que Nice est une métropole.

– Ah, tout de même.

– Tout de même quoi, papa ?

– Je me demandais quand tu allais te décider à m'en parler.

– De quoi ?

– Ah, Pitchoun, ne me vexes pas ! S'il y a un type de confiance, sur cette planète, c'est moi. Alors, parle, tu palpes combien, dans cette histoire ? Je ne suis pas chien. Je peux tout endurer de mon enfant. Mais à partir d'un certain niveau de mensonge, mon cœur saigne comme une serviette hygiénique sans sphaigne.

Je vous remets le topo : mon gamin a transformé toutes les communes voisines de Nice en métropole. Une trentaine de villes qui dorénavant dépendent de la même institution. Cinq milliards d'euros à gérer. Il s'est collé président du bousin et il a dû quitter le poste de maire de Nice, mais il est tout de même resté premier adjoint. Il a mis comme maire un type qui a à peu près le charisme de François Fillon et la présence de Jean-Marc Ayrault et ni vu ni connu je t'embrouille, le voilà qui règne sur un magot face auquel l'argent de la décentralisation, celui sur lequel j'ai fructifié, fait figure d'étrennes en anciens francs. Et quand je lui demande de m'affranchir, il m'insulte : « Papa, les temps ont changé, il n'y a rien d'illégal, c'est juste que c'est beaucoup de travail. »

C'en est trop. Je quitte la table. Je laisse un bifton de cent euros sur la table. La gamine le ramasse et vient me voir comme quoi c'est trop. Je lui réponds que non, que c'est rien. Tu parles, je suis fauché. Tous mes avoirs sont coincés en Amérique du Sud. Je suis comme qui dirait en délicatesse avec un certain nombre d'administrations,

je me suis même débrouillé pour être hors la loi dans des républiques bananières. Je galère. Mais je me ferais crever la panse avec un hameçon rouillé plutôt que de l'avouer. Toujours présenter bien. Et le jour où l'on ne peut plus être royal au bar, c'est pas compliqué : il faut juste garder assez d'argent pour la dernière balle.

Je traverse. On me klaxonne. Pas parce qu'on m'a reconnu. Merde, à présent qui traverse dans les clous ? Il me vient l'espace d'un battement de cils une pensée infamante : et si mon fils ne mentait pas ?

Et si ce petit con était honnête ?

Ça me fout la gerbe rien que d'y penser. Quel orgueil, quand j'y pense, chez ceux qui imaginent s'en tirer en respectant le règlement. Pour qui ça se prend ? On me frôle. Ma veste claque. Je retiens mon chapeau. J'arrive sur la Prom. Je regarde un con en parachute ascensionnel. Ça, je n'ai jamais compris. Voilà, c'est l'inverse de l'Angleterre. Au lieu d'ajouter de l'élégance en se tenant bien sur la Promenade, il faut subir les rigolos qui s'accrochent à des bouées gonflables ou à des bidules qui volent et rebondissent et clapotent. L'eau, ça ne sert pas à ça. L'eau, ça ne sert même pas tellement à nager. La principale vertu du littoral, c'est de se tenir derrière le livre qu'on dévore, assis sur une chaise peinte en bleu. Je m'assieds. La presse me lasse. Je sors Montaigne.

Il est de plus en plus souvent dans ma poche.

Je n'ai pas de quoi payer la chaisière.

À Nice, les chaises bleues sont payantes. Je regarde au loin. Elle ne vient pas. Peut-être qu'elle s'approche déjà du lieu du feu d'artifice. Tous les pays du monde ont envoyé des plénipotentiaires à Nice. Chacun arbore sa tenue de plage. Ils passent derrière moi en procession. Ils veulent voir le spectacle pyrotechnique. Je suis fier de voir des Chinois car c'est tout de même eux qui ont inventé les feux d'artifice. Ça me procure la même joie que lorsqu'un Italien dit que nos pizzas sont potables. Des drapeaux français claquent au vent. La France n'est pas mon pays favori. Moi j'aime le royaume de Piémont-Sardaigne et j'aime le duché de Savoie, autant de royaumes imaginaires où les Niçois projettent leurs rêves d'un âge d'or. Je n'ai jamais été, ni très tricolore, ni tellement gaulliste, je ne me sens bien que dans les replis ; en politique, seule me séduit l'idée d'enclave. Voilà, bon, mettons que j'aurais pu être gaulliste, mais seulement à Londres. La France

libre, cette utopie de quatre ans, je n'en ai pas été, je ne m'en remettrai jamais.

Je ne lis pas Montaigne. J'ai juste le nez dessus. À mes yeux, la civilisation, c'est ça : se tenir face au coucher du soleil, face à la mer, et choisir de plutôt regarder son livre. Préférer le discours à la nature. Contre Rousseau, en somme.

Derrière moi, c'est joyeux. On ne compte pas les moyens de locomotion qu'on s'invente sur la Promenade, pour ne plus être piétons. Des adultes à trottinette, des gamins juchés sur le dos des grands, façon « mon poney, c'est papa ». Je sors un deuxième cigare et je trouve que mon fils tarde un peu.

J'attends qu'il me tape sur l'épaule. Je fais exprès de ne pas tourner la tête. J'imagine qu'il est en train de traverser, depuis le Kunu. Il doit en avoir marre de moi, mais il m'aime. Alors il va arriver. Je compte jusqu'à dix. Rien sur mon épaule. On traîne une chaise en fer près de la mienne. Je veux croire que c'est lui. J'attends qu'il me parle. Non, c'est une gamine. Ses parents lui ordonnent de remettre la chaise. Il faut aller voir le feu d'artifice.

Ma poche pectorale vibre. Quoi ? Vous pensiez que le Niçois n'avait pas de téléphone portable ?

- Si c'est pour des excuses...
- Papa, je n'ai pas le temps. J'ai un dîner.

– Et notre moment père-fils ? Viens, on va voir les illuminations. Viens, surtout on va voir les gens. Allez ! Viens, grand con.

– Papa.

– Je te fais chier ? Tu as honte de moi ?

– Papa, tout va bien. Arrête. D’ailleurs, tu peux venir avec moi. On ira sur la Promenade après. Je suis en retard, c’est tout.

Il a rendez-vous avec un chanteur célèbre dont le nom m’échappe. Gogo ? C’est un chanteur, ça ? C’est comme le bistro, tu changes deux lettres tous les dix ans et tu peux revendre le paquet à une nouvelle génération. Je suis orgueilleux mais j’y vais. Lorsqu’on déroge à ses principes, ça s’appelle l’amour filial. Il le reçoit à La Petite Maison. Je vous signale que c’est mon adresse. C’est moi qui ai popularisé cet établissement. « Petite maison », dans notre civilisation, c’est comme « deuxième bureau » pour l’Afrique. Traditionnellement, je veux dire, par exemple dans les romans d’Alexandre Dumas, cela désigne le lieu où l’on installe sa cocotte. Une bonbonnière où on va la retrouver, lui payer de bonnes viandes et faire de son mieux pour ne pas lui coller trop d’enfants. J’aimais cet établissement pour son aspect canaille, c’était ma chasse gardée. Mon fils en a fait une vitrine et c’est très bien. Ainsi tout gagne en respectabilité. On ne dit plus « pute », on ne dit plus « musique de merde ». On dit : « Papa, je ne peux pas marcher sur la Promenade avec toi, je dîne avec Bobo à La Petite Maison. » C’est Bono ?

On me met à la meilleure place. Je trouve le moyen de me vexer pour ça. Si j'étais jeune, on me laisserait mettre mon cul où je veux et faire la bise comme ça me prend. Quand on vous prépare un trône, quand on vous propose « monsieur Merenda, je vous en prie, présidez », c'est que vous ne constituez plus une grave menace. Des types s'autorisent même à suggérer à leur souris : « Assieds-toi près de monsieur Merenda. » Sous-entendu : « Il bande plus, il ne va pas te faire bien mal. » Je bois. Que faire d'autre ?

Mon fils m'a brièvement présenté. Je m'en fous. Il ne me cause pas trop. L'atmosphère est très joyeuse. Tu parles, on est à deux cents mètres de la promenade des Anglais et on s'apprête à regarder le feu d'artifice sur l'écran de BFM TV. Je demande une assiette de petite friture, il n'y en a pas. Je voudrais, à la place, des tranches de boutargue avec citron et anisette. On m'apporte l'anisette puis je me retrouve cerné par une farandole d'entrées ni frites ni salées. Des choses pour la santé, comme si j'en avais quoi que ce soit à faire. C'est mon monde. C'est moi qui ai mis le pied à l'étrier à tout ce petit palais. Au dos du menu je vois un zigouigoui de Bernar Venet. C'était mon un pour cent culturel. À chaque fois que j'avais deux mètres carrés de libre on disait : « Allez, laissez-le mettre une autre cagade en fer forgé en forme d'accent ou de virgule ou de tortillon comme dans *Tintin*. » Je n'aimais pas. Mais j'aimais le fait du prince. Tu te fais une clique de zozos. L'un qui met des nanas à poil dans la peinture bleue. L'autre qui écrit son prénom comme